

sionné, conter aux demoiselles des faibles stupides, se croire de bonne foi la coquette des jolies femmes, l'empereur à petits pieds des salons, la condition *sine qua non* du bonheur des jeunes héritières, — en tout comme les lions du boulevard de Gand chez Tortoni, des cigares de huit sous, assister aux bals officiels coûte que coûte, prendre des poses langoureuses, affecter des manières à la Veritas, être à la remorque, pour preuves de connaissances célèbres, de l'écrivain, de l'artiste en vogue, adresser des saluts à disloquer dix épines dorsales, lancer des baisers à faire rougir la nymphe la moins scrupuleuse, être inutile à soi-même et à la société, assurément M. O'Brien doit être compté comme un lion. M. O'Brien est le Méphistophélès de la présentation. Arrive-t-il à Québec, une célébrité aristocratique, une duchesse à la mode, vite ce Monsieur intrigue, prépare ses batteries, dresse ses catapultes, et le lendemain il connaît cette femme et lui fait subir l'inévitable supplice de la présenter à la foule de ses amis.

Néanmoins son pantalon tombe à point sur ses tibias, une raie régulière sépare ses cheveux de l'occiput à l'os frontal; sa moustache, peignée et parfumée, se relève en crocs imperceptibles, et sa tête, immobile sur son faux col, semble une figure de mode.

Un tel Lovelace peut inspirer aux âmes naïves un semblant d'amour, mais jamais une passion sérieuse.

Avec ces avantages, sa personnalité s'est assez bien dessinée dans le monde fashionable. On l'admire.

Si un beau matin, la nouvelle courait par la ville que M. O'Brien est mort, quatre mille torrents de larmes jailliraient des yeux des quatre mille demoiselles de la ville *intra muros*; et ces quatre mille torrents formeraient un fleuve qui inonderait la cité.

Mais, si par hasard cette nouvelle était controuvée, quatre mille cris, sortis des quatre mille bouches de ces quatre mille demoiselles, formeraient une clameur à réveiller dix mille volontaires.

Quand il passe dans une rue, on *fiat luc* se fait dans l'esprit des demoiselles. S'il continue son train, il va arriver bientôt au fort solide et sûr d'un mariage bien conditionné.

CHRONIQUE.

Voici l'heure qui finit! La lutte est pour quelques jours encore entre lui et le printemps, et aux sifflement aigus de la bise succède la douce mélodie du rossignol.

Avril! *aprile* [*aprire, aperire, ouvrir*], c'est le mois qui ouvre la saison charnante, où la terre ouvre aussi son sein longtemps glacé pour recevoir les semences et se couvrir de fleurs diaprées. Avril est si plein de sourires et de promesses pour l'homme qui entreouvre son frileux manteau, que les poètes symbolisent en lui toute la saison que son premier rayon annonce :

“Le centième décembre à les pleines ternies.”

“Et le centième avril les a peintes de fleurs!”

S'écrie Malherbe. C'est le renouveau, le signal de la nature en éveil.

“L'avril de mes jours,” disait Racan. “Je voyais les champs avec des yeux d'avril,” s'écrie Chapelain; “J'étais alors en ma fleur *avrilère*,” ajoute La Fontaine, un vieux poète qui créa l'adjectif *avrilère*, comme dans le glossaire de la langue romane on trouve : un temps *avrilere*.

“Quand on perd son *avril*, en octobre on s'en plaint!” finit Ronsard. Après les poètes viennent les mystificateurs qui ont inventé le *poisson* d'avril. Vous en savez l'origine : Louis XIII tenait un prince de Lorraine prisonnier. Celui-ci se sauve à la nage... comme un poisson. Le roi apprend la nouvelle à table et s'écrie : “Qu'on lui sert là un vilain poisson pour le premier avril.”

Le carême, lui aussi, s'en va. Il finit... comme tous les carêmes : les pompes et les bruits du monde viennent se mêler à ses pompes et à ses voix austères. Les saintes harmonies, dont le génie chrétien fait retentir les voûtes de ses églises, vont s'éteindre au bruit des symphonies et des oratorios que les salles de concert exécuteront pour leurs auditeurs.

Les prédications sont, du reste, très suivies. Quels en seront les résultats? Les nombreux auditeurs qui, chaque soir, se pressent dans les temples, et les belles pénitentes qui assègent les confessionnaux, verront-ils ces fleurs de l'éloquence se convertir en fruits de vertu dans le tourbillonnement de leur vie? La spéculation sera-t-elle moins ardente, l'essor du luxe moins effréné, ou les souvenirs de la parole sacrée s'évanouiront-ils, comme les autres années, que les accords des concerts spirituels?

Le printemps! Hier, par une tiède après-midi, par un réjouissant soleil, j'y ai éprouvé un bien grand plaisir! Je veux parler de cette sensation charmante que cause, au sortir des jours sombres, la rencontre de la première robe de mousseline blanche. Qui que tu sois, ô femme qui portes aux premiers beaux jours ce premier vêtement du renouveau, apportant dans ses plis les rayons et les fleurs, qui que tu sois, on te suit avec battement de cœur. Et pour laisser tout son charme d'illusion à cette nouvelle émotion que tu causes, que soin égoïste on prend à se contenter de la suivre... par crainte de te trouver laide en tes beaux atours!

Vous parlerai-je maintenant de l'abolition du traité de réciprocité, de la confédération, des Fénians et de toutes les grandes questions qui occupent à un aussi haut point l'attention publique.

Non,—si intéressante que soit, et cette question déjà si rabattue de l'abolition du traité de réciprocité et des suites graves qui peut être vont s'ensuivre; et de cet autre vaste profit de confédération que les uns regardent venir avec épouvante les autres avec joie et espérance; et l'invasion des Fénians, et d'autres faits encore, que je pourrais vous dire, l'évènement du jour n'est point là. Il est tout entier dans... dans... Devinez lecteurs? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Eh! bien, vous ne le pouvez donc, je vais vous le dire. Il est tout entier dans les améliorations qui viennent encore de subir les crinolines. La crinoline et

leptique, dit Duplex elleptie shirts! *Le Pride of the World!! L'Empress Trail!!!*

L'année 1866, disait l'autre jour le *Journal de Québec* verra un nouveau genre de crinoline dû à l'esprit inventif d'un M. Bradley qui s'est sans doute assuré les sympathies de la plus belle partie du genre humain.

Sa crinoline va donc obtenir un nouveau surcroît de vogue et ceux qui prétendaient qu'elle allait disparaître sont donc de bien mauvais prophètes.

Je crois que les lectrices de la *Scie* me sauront gré de leur donner une histoire de cette partie indispensable de leur toilette.

C'est ce qui fera le sujet de ma prochaine chronique.

RIMOUSRI.

ECHO D'OTTAWA.

Les employés du gouvernement sont les hommes les plus malheureux de la terre.

Le bureau est devenu un véritable enfer.



La pluie qui pénètre dans les bâtisses et le froid oblige l'employé à recourir au moyen ci-dessus pour faire son ouvrage de chaque jour.



Et l'obscurité des corridors est telle que ces messieurs sont obligés de se pourvoir d'un fanal pour retrouver leurs chemins dans le labyrinthe des départements.

Pauvre employé. Ottawa, 19 Mars.